

Chantier mot&sique

De l'atelier d'improvisation jusqu'à la scène ! Est-ce possible ?
Ou la naissance d'un collectif artistique.

Un dimanche d'hiver, une bonne douzaine d'irréductibles rêveurs est venue s'enfermer dans la cave à Raveu, lieu de rencontre et de répétition pour de nombreux musiciens de la région melunaise. Personne ne savait vraiment ce qu'il venait faire. Et pourtant, tous, se sont retrouvés dans les tourbillons de l'improvisation poético-musicalo-corporelle. Un énorme n'importe quoi rempli de perles rares qui ne se vivront qu'une seule fois... De cette rencontre, est né le collectif Ôdébi...

Suite à une improvisation collective, on peut se remplir le corps, accumuler en strates les moments forts, les moments où on s'est laissé porter par le groupe. Accumuler les expériences pour s'en faire force d'improvisation.

Mais on peut aussi tenter de dégager des ressorts, construire nos grilles d'improvisation pour pouvoir en sortir encore plus forts. C'est ce qu'on a tenté de faire ce soir d'hiver !

Suite à notre première improvisation, le désir à été de trouver une structuration qui permette des respirations, qui permette aux instants vécus d'exister. Chacun y est allé de son expérience : l'approche rythmique de Raveu (Eric Beaudet), l'apport de la danse et du chant d'Anne Marie Charles, la dimension du conte portée par Charles Piquion, le travail poétique de la langue apporté par les ateliers d'écriture du GFEN. Ces approches ont des logiques, des partis pris différents et pourtant la rencontre a eu lieu.

Très vite, dans notre cheminement, est apparu que trop structurer c'est se couper l'herbe sous le pied. Mais de quel travail individuel, intérieur, y a-t-il besoin pour improviser ? De ce week-end, chacun tire ses pistes, découvre ses points forts, ses doutes. Chacun repart sur son terrain, vivre ses aventures. Pourtant, de cette rencontre est né le collectif Ôdébi, collectif à géométrie variable, dont le noyau dur est la rencontre de la poésie orale et de la scène.

Le chantier

Un chantier est un atelier qui s'improvise au fur et à mesure avec les participants. Les consignes sont pensées ensemble. On essaye tout de

suite. On ne perd pas de temps à palabrer. Dès qu'une proposition est faite pour faire avancer, réimpulser l'improvisation, le groupe s'en empare. Ce chantier-ci, qui était le troisième, a rassemblé treize personnes impliquées dans l'animation et habituées à rencontrer un public sur une scène.

Une fresque, issue d'un atelier mené la veille est posée par terre. Sur cette fresque des mots, bribes de phrases, matériaux écrits sur lesquels chacun peut marcher.

Phase 1 : Chacun s'est emparé de textes, de sons, d'instruments ou d'objets sonores. Une consigne a été donnée mais peu s'en sont emparé. Le plaisir de la rencontre, des retrouvailles pour certains, de la curiosité pour d'autres ou même la timidité ont créé une dynamique. Le cadre du chantier étant connu de tous, une écoute s'est instaurée dès le début. La rencontre s'est vite transformée en improvisation collective qui a duré 20 bonnes minutes.

Phase 2 : Un besoin de structuration s'est fait ressentir. Certains ont mis en évidence le besoin d'affiner l'écoute. Décision prise de scinder le groupe en deux : des acteurs, des spectateurs. Le premier groupe improvise de la même manière que dans la phase 1. Puis dès qu'un participant quitte le groupe, un des spectateurs le rejoint. Une contrainte supplémentaire est donnée : l'obligation de faire trois silences. Là aussi vingt bonnes minutes se sont écoulées.

Phase 3 : Certains s'expriment sur la difficulté à être dedans et dehors. De la discussion naît une autre consigne : quelqu'un lance l'impro seul, puis on se rajoute petit à petit jusqu'à ce que le groupe soit de cinq personnes. On pousse le plus loin possible en tendant vers « le chaos », et ensuite chacun un à un se détache pour n'être plus qu'un et terminer l'impro. Cette phase a été répétée plusieurs fois, car à chaque fois des trouvailles nouvelles apparaissaient.

Phase 4 : Retour à l'improvisation collective qui a duré très longtemps, réimpulsée à chaque fois qu'une fin s'annonçait et dans laquelle il y a eu de nombreuses respirations.

Mise en atelier possible

Les chantiers sont des expérimentations qui mettent permettent de construire des ateliers Ils sont ouverts à un large public, et on s'attache à y être garant du 'tous capables', à anticiper sur les

impasses que certains peuvent vivre comme des violences, à mettre en dynamique le groupe pour que ces ruptures deviennent des tremplins.

	Les impasses possibles pour un atelier	Pour la construction d'un atelier.
Phase1: Improvisation collective première.	Le lâcher prise peut être difficile. Pour que chacun se sente, ose se lancer, ne se sente pas exclu. Pour ça, il faut laisser durer jusqu'à ce que chacun se lâche.	Suivant les groupes, trouver un cheminement pour y aller progressivement, pour doucement investir son corps jusqu'au lâcher prise.
Phase 2 : Structuration en deux groupes, avec des contraintes pour entrer et sortir.	Il peut parfois être difficile de sentir l'importance de ce qu'on a pu produire au sein du groupe, de trouver les différences au positif d'une situation à l'autre de se centrer sur ce que ce dispositif apporte.	Dans le retour, centrer sur l'impact des silences dans l'écoute. Refaire l'activité plusieurs fois, pour pouvoir tester quand quelqu'un rentre et force un autre à sortir.
Phase 3 : Recherche de chaos.	Ce qui est difficile c'est de prendre en compte le tout, l'ensemble de ce qui a été fait. Peut-être qu'à ce moment, un enregistrement et une écoute de ce qui a été fait peut permettre aux gens de s'extraire et de voir l'ensemble.	Dans le retour voir plutôt ce qui se construit dans l'accumulation. En faire plusieurs en essayant de s'en aller progressivement. La mise en espace est importante. L'idéal est que l'espace soit assez grand pour que ceux qui entrent et sortent soient visibles.
Phase 4 : Improvisation collective.	Ne pas trouver de fin.	Relancer plusieurs fois avant que l'impro ne se finisse, pour pousser à aller plus loin, pousser la limite.

Nous avons tous vécu des moments forts de libération et de grandes frustrations.

Comment travailler l'écoute ?

L'écoute ! Tout le monde est d'accord pour dire que c'est fondamental. Encore faut-il mettre le doigt dessus, s'en rendre compte. Comment la travailler sans se sentir en dehors ? Comment la travailler sans se

mentir en dedans ?

Prendre conscience de ce qui se passe, aide à l'accepter. Ca aide aussi à ne pas jouer, à jouer en conscience. L'approche proposée de n'être qu'un nombre réduit à jouer, puis de n'entrer dans le cercle que lorsque quelqu'un en est sorti, a été porteuse. Cela a permis à nos trouvailles de s'imposer.

Travail des duos

Des duos se sont formés, des interactions entre les gens que le groupe percevait et nourrissait. Les choses se sont vécues. Et l'émotion montait. C'est peut être une piste : se dire que quand on improvise, on peut toujours tirer la carte du duo, de l'interaction dérangeante ou en complément d'un qui se détache.

Les interactions avec le texte

Au fur et à mesure de la séance, l'écoute s'affinait, on a pu voir surgir des moments où le texte pointait son nez. Tout le monde lui laissait sa place, abaissant le niveau sonore. Cela s'est fait tout seul sans qu'on se le dise. Donc, on peut aussi se dire qu'il faut faire confiance au groupe pour entendre les choses qui émergent et les mettre en valeur. L'entente est possible sans être imposée par l'extérieur.

La place du rythme

Une impro a été faite, en prenant une base rythmique que les musiciens présents connaissaient. La construction était simple, mais permettait les variantes, permettait la souplesse du vivant, dans une structuration. Cette impro, à en juger par le silence qui l'a suivie, nous a remplis. Le texte détaché a vraiment pu se faire entendre, mieux entendre que quand il est dit à voix nue. La construction rythmique est aussi un ressort à creuser.

Construction d'un cycle d'ateliers « mot & sique »

Ce chantier a été le point de départ de tout un cycle d'ateliers proposé à la MJC du Mée sur Seine de janvier à mai 2014. Deux ateliers interrogeaient le rapport entre mouvement et écriture. Suivait un atelier d'improvisation poétique orale. L'atelier suivant visait une approche musicale avec l'utilisation de la pédale de boucle et enfin un dernier atelier d'improvisation visait la mise en mot, la mise en espace et la mise en sons par la construction de duos...

Les ateliers, ouverts à tous, regroupaient des personnes habituées aux pratiques de la scène et d'autres qui découvraient complètement

l'improvisation, l'écriture et la mise en voix. Et pourtant, au bilan final, il a été dit qu' « il n'y aurait pas de complexe à présenter certaines des improvisations vécues, directement sur scène. »

Que s'est-il passé ? Comment l'exigence s'est-elle immiscée au fur et à mesure des rencontres pour que nous soyons capables de pousser les situations d'improvisation, les rendre perceptibles et sensibles ? Comment sommes-nous passés du « n'importe quoi » nécessaire pour se lancer, au « n'importe quoi » tendu par l'exigence. Où se niche l'improbable ?

Ne sommes-nous pas tous capables d'étranger un espace.

Pour un spectacle.

Eric Beudet nous dit : « *Comment garder la naïveté musicale. Ce qui est intéressant, c'est l'énergie, le vivant qui sort de tout ça. Il peut y avoir du désordre dès lors qu'il est vivant. C'est cette force qui est intéressante, celle qui est liée à la prise de risque, celle qui laisse faire pour ne pas aller vers le connu.* »

Ce travail, au-delà de nourrir de possibles ateliers d'impro pour des publics intéressés, nous a permis d'avancer dans nos propres pratiques artistiques. Nous avons un jour posé ôdébi comme un collectif artistique. Ce collectif ôdébi se donne les moyens d'exister. Les ateliers que nous co-construisons, nous aident à faire avancer ce projet, parce que les gens reviennent et nous soutiennent. On lance le défi du « Tous capables de construire un collectif artistique ». Deux rendez-vous nous ont déjà fait rebondir. L'un à « La grotte » à Saintry, et l'autre à la ferme de Réau. Deux publics très différents, deux rencontres. Mais on n'a encore jamais visé aussi fou que le jour de ce chantier à la cave...

C'est parce que nous pousserons nos pratiques de création jusqu'au bout (c'est à dire confrontées aux regards, aux critiques, à la scène) que nous nourrirons nos ateliers, les rendrons plus fous, plus déroutants. Alors, peut-être que nous ouvrirons les oreilles à la poésie. Celle qui interroge l'imaginaire, ce lieu où les mots s'épaississent de sens en se frottant aux autres, là où le crissement des mots induit une compréhension multiple, là où le rythme fait déborder le sens, là où la musique et les mots s'écrivent dans l'ici et le maintenant.

Les morts ne sont pas morts

Devant s'ouvrir une compression, énorme toit de pierre.
L'entrée du gouffre projette et courbe le dos.

*Un long cri sort de terre, entame la langue et le sursaut des morts
les mots des morts et le long cri poli de la masse humaine.
L'ombre.*

Comment trouver le passé, dans les cendres qui tapissent les
grottes ?

*Ce n'est pas de regarder le monde qui nous rentre dedans.
Il faut le pas, là où s'impatiente la raison.*

La charge millénaire de la roche pourrait s'effondrer, mais
elle reste là, découvre le fond, l'autre, l'abîme enfanté,
un fantasma de fantôme.

*Ma voix se serre, cogne son cri aux cordes volcaniques,
rebondit sur la roche, et son écho.*

Ici git, le règne des fantômes, à la porte de l'abîme.
Leurs voix s'égosillent dans les méandres souterrains et leurs
glissements de terrain.
Ici, le calme des sources, au zénith, au cosmos grandissant.

Et pourtant il ne fait pas si froid !

Le temps passe dans cet infini où sans cesse quelque chose s'écroule. Il faudra bruler sur la soufflure pour s'enfoncer si bas. Pire ! Pour que change le monde ! En aligner les lambeaux, les embraser, et danser sur les braises. Dans la bouche, les phrases herbeuses et moussantes. La vie écorche la mort. L'eau s'infiltré jusqu'aux veines. Tout se mue en ondes. Le son casse les angles... Rien ne rouille, tout se dédouble, tout se révolte dans l'étau de l'herbe, l'image pourrie du bleu. L'impossible est si puissant dans la roche, prise en tension. Tout peut changer. Tout se recristallise en même temps. Et si les larmes se mélangent à la terre, l'espoir peut se lever, il peut passer le pas, car ici bas, la fissure, c'est la faille.

Le destin réinvente une compression silencieuse.

L'ombre s'installe, prise dans les griffes et les racines à la frange entre la terre et le ciel. Puis d'un coup elle se glisse, s'immisce profond dans les entrailles entre songe et morceau de chair.

Souffle coupé !

Si on pouvait permettre aux vides des sommets de sonder le fond des gouffres. Si les morsures et les mots pouvaient s'imbriquer.

Pourtant, il ne fait pas froid.

Dans le coeur de la faille, l'ombre avance, lâche ses poèmes calcaires sur les parois. Mes mains s'agrippent à leur craquement, tirent sur la corde. Le chant des morts s'impose dans l'étranglement. A la limite du son sourd, dans le souffle vertical de la terre, dans le froid qui mord les yeux et ses contradictions, dans la voix qui sort sans refuser ses mystères.

L'ombre oblige à poser les pieds dans le vent. Je m'enferme dans la roche, la corde ne résiste pas. L'ombre s'enfonce et tire. Le fond finirait par tout lâcher... Dans la cavité, sur son long resserrement, prise dans les muscles de pierre, encastrée au milieu de la gorge étroite. Je résiste, blottie entre deux blocs, à la recherche d'une peau, sans identité.

L'humain pose son regard, de siècle en siècle. Et partout, l'ombre et les doutes dilatent les pores. C'est la révolution du vent dans la compression et le gigantesque absent : une faille qui passe de la vie à la mort.

Pourquoi le fond de l'espace est-il si noir ? Quel vomi de flamme pourrait s'échapper du ciel pour réchauffer la Terre ?

De l'univers à la main, de la main à l'inverse, du trajet de la masse jusqu'au horizons humains, le mouvement des mots démonte le monde. Le mouvement dément, dénoue le vivant. Et le monde nous rentre dedans, relie les morts aux vivants.

Le regard se fige sur l'entaille faite : le ventre du monde a plié dans son propre ventre. Maintenant, le monde va changer, se transformer, tirer le ventre vers le vide.

Peut-on avancer sans fracasser l'éclat de l'étoile, le lac étalé... à la clé de voute qui tient le monde dans une paume ?

Atlas étire ses bras, fait trembler la Terre. Maintenant qu'il est écorché, le monde tire sa révolution. Et de la plaie d'un océan naît une montagne noire.

Si la cendre trompe l'œil, la langue se fend, laisse pisser le sang et ses cristaux.

Il y a des cris qui s'étonnent du silence.

Car le gouffre renvoie ses pleurs d'une paroi à l'autre pour étreindre l'instable, pour défier ceux qui traversent la ligne du sens, ceux qui se perdent et crient dans l'enfouissement des mots. Ceux qui déplient l'échine, transpercent la pierre jusqu'à la déchirure, jusqu'au cratère de chair, pour poser le pied sans s'agripper au vide, pour oser l'écrire et caresser la vie, là où le pire le peut, pour enfoncer le poing dans la masse calcaire qui se lève, écorcher un pas, et dénouer la peur prise au piège.

Pour déborder du presque.